

Les misères de la guerre.

Dans le secteur britannique le péril put être conjuré et nous avons vu que toutes les opérations se soutenaient mutuellement.

La nuit du 26 fut effroyable sur la partie du front franco-belge. A peine venait-on de constater avec un soupir de soulagement une certaine accalmie qu'un nouveau bombardement se déclina, plus terrible encore; ce fut une véritable trombe d'obus.

« L'atmosphère bientôt est à tel point chargée de poison, écrit le commandant Willy Breton, que des hommes s'écroulent comme une masse, vomissant des flots de sang. Un vent assez vif chasse heureusement les nuages méphitiques avec une rapidité relative. On tiendra malgré tout.

Les guetteurs, demeurés héroïquement à leur poste, signalent que des rassemblements se forment au-delà du canal. Mais déjà le groupe Comyn, la batterie à cheval du major Moraine et la section flanquante balaient de leurs feux croisés le terrain où l'attaque se prépare. Les mitrailleuses ennemies qui viennent d'ouvrir un feu endiablé sur le front des bataillons Moulin et Debruyne sont muselées en quelques instants. Sous nos rafales d'obus et de shrapnells, l'assaillant n'ose plus avancer et il se terre à 50 mètres environ de la rive. »

De temps en temps un groupe avançait mais chaque fois l'attaque était refoulée.

Le 6, au début de la matinée, le calme régna dans le secteur.

Le général De Ceuninck prit quelques mesures. Tout d'abord il renvoya à leurs unités les groupes de fantassins du 418e français qui, depuis les attaques du 25, étaient venus se mêler à nos troupes ou chercher dans nos tranchées un refuge contre le bombardement. Il faisait savoir aussi au bataillon Constant, très fatigué et très éprouvé par les trois jours et les trois nuits qu'il venait de passer dans la tourmente, qu'il n'aurait plus à prendre part à un mouvement offensif éventuel. En attendant qu'il pût être relevé, il n'aurait plus d'autre mission que de garder solidement ses positions.

Le général français Deligny prépara une attaque, à laquelle les troupes belges devaient prendre part, contre Lizerne, Steenstrate et Het Sas.

Notre artillerie devait d'abord démolir les nombreuses passerelles que l'ennemi avait lancées sur le canal.

Quant à notre infanterie, elle devait se porter sur Steenstrate. Les aviateurs reçurent l'ordre de découvrir tout ce qui se passait dans le camp adverse.

Les grenadiers, après un court intervalle de repos, durent se concentrer à l'ouest de Molenhoek.

L'attaque avait été préparée pour 14 heures, mais elle fut retardée d'une heure.

Toutefois l'artillerie ouvrit un feu violent sur toutes sortes de points importants.

Les aviateurs réglèrent et corrigeaient le tir. Quelques canons bombardèrent Kippe, afin de barrer la route aux renforts allemands accourus du bois d'Houthulst.

A 15 heures l'offensive franco-belge se déclancha. Les troupes marchèrent bravement à l'assaut et atteignirent les ruines de Lizerne. On n'entendait que le grondement des canons, le tac-tac des mitrailleuses et le crépitement de la fusillade. Bientôt les batteries lourdes de Bixschoote mêlèrent leur voix à ce tonnerre épouvantable.

D'autres détachements s'avancèrent jusqu'aux abords immédiats de Steenstrate, où le combat fut interrompu.

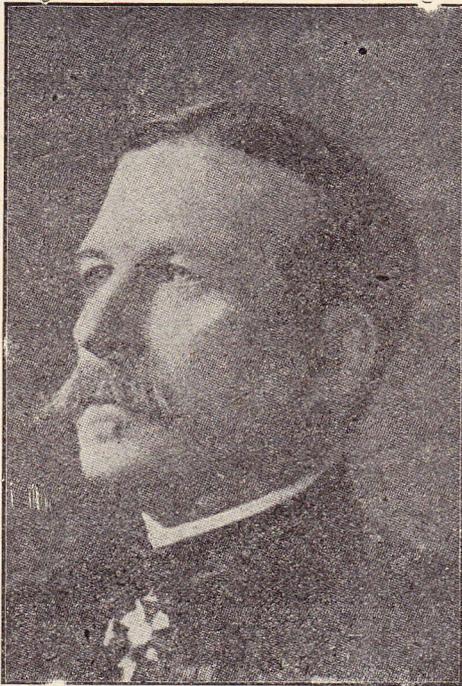
L'état major, en effet, jugea la progression suffisante.

Le bataillon Constant, qui était à bout et qui avait un absolu besoin de se refaire, fut autorisé à s'établir au repos.

La nuit se passa dans un calme relatif et l'on put faire parvenir au 3e de ligne les vivres dont il avait un pressant besoin.

L'ennemi se borna à lancer quelques obus, notamment sur Noordschoote.

Les Français étaient maîtres de Het Sas et de Lizerne, bien qu'il y eût encore des Allemands à la lisière du village. On pouvait donc espérer que le lendemain les succès seraient transformés en une victoire décisive.



Le général d'Amade.

Le général Codet résolut d'attaquer Steenstrate avec deux régiments, opérant l'un par le nord et l'autre par le sud. En cas de réussite, Lizerne devait tomber automatiquement.

Notre artillerie, comme de coutume, devait coopérer à l'action.

A 7 h. 5, le 27, elle se mit à bombarder copieusement Steenstrate et occasionna une panique parmi les troupes que l'ennemi envoyait vers le pont. En même temps les Français s'élancèrent à l'attaque.

A 10 h. 30 les Zouaves occupaient entièrement Lizerne, à l'exception de quelques maisons, où les Allemands continuaient de résister avec des mitrailleuses.

A 15 heures une nouvelle attaque se déclancha.

A 16 heures il ne restait plus un seul Allemand à Lizerne, en dehors des monceaux de cadavres entassés parmi les ruines et dans la rue. On emmena de nombreux blessés. Mais Steenstrate ne put encore être pris.

Les Allemands voulaient coûte que coûte rester maîtres de la tête de pont, bien qu'ils fussent repoussés de la rive ouest du canal jusqu'à Boesinghe.

Le 3e de ligne fut relevé à son tour par les grenadiers. Le bataillon De Groote avait perdu le quart de son effectif.

On décida alors que les troupes belges ne participeraient plus à l'offensive mais qu'elles resteraient comme soutien à l'aile gauche des Français.

Par contre, l'artillerie belge continuerait à soutenir les Alliés de la manière la plus effective.

Le 28, à 15 h. 20, eut lieu une attaque à laquelle prirent part le 135e, le 418e et le 290e.

Ce fut une mêlée effroyable, au milieu d'un feu terrible. Les Français bondirent en avant, parmi les morts et les blessés, malgré la mitraille qui ouvrait des trouées sanglantes dans leurs rangs. Des compagnies entières furent décimées et finalement les intrépides soldats furent réduits à se terrer à 500 ou 600 mètres de leur but.

Le 135e avait subi des pertes terribles. Le colonel Audiat-Thierry fut tué, ainsi que deux chefs de bataillon et de nombreux officiers, qui entraînaient leurs troupes.

Le 25, ce régiment avait été amené en autos-camions, pour renforcer la brigade Codet et pour coopérer avec le 1er zouaves et avec le 418e régiment d'infanterie.

Le capitaine Baledent reprit le commandement après la mort du colonel, mais il fut tué également. Jusqu'au 10 mai le 135e perdit 884 hommes et 24 officiers.

Le soir on vit des scènes terribles. De tous côtés on

amenait des blessés aux postes de secours de la 6e division. D'autres s'y traînaient eux-mêmes. Il était impossible de les aider tous. Un grand nombre d'entre eux succombèrent au milieu d'atroces souffrances. On demanda de l'aide au service médical de la 1re division de cavalerie et on fit venir des médecins, des brancardiers et des voitures brancards. Et les blessés, les malades, les mutilés et les mourants continuèrent à affluer dans les villages de l'arrière.

« L'imagination, a confié un témoin de ces actions meurtrières au commandant Willy Breton, peut difficilement se figurer l'aspect tragique et horrifiant de certaines scènes. Dans des postes de secours que les explosions menaçaient d'écroulement et où quelques hommes à peine pouvaient normalement trouver place, s'entassaient 30 à 40 blessés, couverts de sang, parfois affreusement mutilés. Le dévouement des nôtres fut en ces circonstances tout simplement admirable. J'ai vu des grenadiers refuser de se laisser panser jusqu'à ce que les soins nécessaires eussent été prodigués à leurs camarades français plus gravement atteints qu'eux, et dont le stoïcisme et le moral merveilleux confinaient, à vrai dire, au sublime. »

Entretiens les Allemands entreprirent une contre-attaque qui fut préparée, le matin du 29, par un bombardement furibond. Il y eut parmi les nôtres des pertes sensibles en hommes et officiers, notamment le sous-lieutenant Lepas, qui fut tué sur le coup, et le sous-lieutenant Tonneau, qui succomba en arrivant à l'hôpital.

Notre artillerie s'efforça de chasser de Steenstrate les mitrailleuses qui le défendaient. Ce qui ne parut pas facile, car nos tentatives répétées pour enlever la tête de pont furent chaque fois contrecarrées par l'action de ces maudits engins.

Après un bombardement intense qui dura jusqu'à 6 heures du soir, le général Codet déclancha à nouveau l'offensive. On gagna du terrain, on prit quelques tranchées qui furent consolidées, et défendues également dans la journée du 30, mais Steenstrate resta aux mains de l'ennemi qui brisa tous les assauts par un bombardement meurtrier. Depuis une semaine on se battait sur ce sol inondé de sang et transformé en un véritable bournier, pour quelques mètres carrés, pour un petit pont d'un insignifiant canal, pour ce modeste coin de terre où huit jours auparavant les paysans travaillaient encore aux champs et faisaient paître leur bétail, sans se soucier des quelques projectiles qui éclataient de temps à autre, dans la conviction que jamais rien de grave ne pourrait se passer à cet endroit. Et ainsi arriva le mois de mai qui était le mois de Marie, des fêtes du printemps, de la foire de Bruges, des premières kermesses de village et des pèlerinages... au bon temps de la paix, qui semblait à présent si lointain.

Les deux antagonistes étaient épuisés et restaient haletants dans leurs tranchées, mais prêts néanmoins à s'élancer l'un sur l'autre comme des fauves.

Les Français se préparèrent à un dernier effort. Steenstrate devait être pris coûte que coûte. Le hameau ne pouvait demeurer aux mains de l'ennemi, pour qui il constituait la clé d'un terrain fort vaste.

Il régnait donc ici la même accalmie que celle que nous avons constatée au front anglais après les combats meurtriers rapportés plus haut, et cette accalmie se prolongea du 28 avril au 2 mai.

\* \* \*

Voyons d'abord ce qui se passa sur le front des troupes britanniques.

La 4e division, qui occupait le saillant d'Ypres, tenait une ligne beaucoup trop étendue. L'état-major résolut de la raccourcir, en retirant des troupes des points les plus éloignés et de les disposer en demi-cercle autour de la ville. Mais ce n'était pas là une tâche aisée; le retrait d'une ligne n'est jamais sans danger, et ici le danger était d'autant plus grand que le dimanche 2 mai l'ennemi entreprit une violente attaque, où il se servit de nouveau de gaz asphyxiants.

Les Anglais avaient déjà des « respirators », espèces de masques anti-gaz, encore imparfaits, mais grâce auxquels on pouvait résister relativement bien aux émanations.



Assaut des tranchées boches par les Canadiens.

Les Anglais se battirent comme des lions. Les Lancashire Fusiliers et les Essex de la 12<sup>e</sup> brigade cédèrent un peu de terrain. Le 2<sup>e</sup> Seafords de la 10<sup>e</sup> brigadé subit des pertes sensibles, mais refusa de reculer. Les hommes luttèrent avec le courage du désespoir, repoussèrent les attaques répétées, et les officiers donnèrent à cette occasion l'exemple de l'intrépidité. Ainsi le lieutenant dr James, qui était encore quelques mois auparavant un médecin civil, resta vaillamment sur la brèche pendant deux jours, bien qu'il fût lui même blessé.

On vit se produire des actions d'éclat. Les détachements préférèrent se laisser massacrer plutôt que de se rendre ou d'abandonner leurs positions.

Le capitaine Railton fut d'abord enseveli vivant, puis blessé; et resta seul avec trois hommes. Malgré cela il étonna l'ennemi et conserva la position jusqu'au soir, au moment où des renforts arrivèrent.

Le volontaire Lynn, du 2<sup>e</sup> Lancashire Fusiliers — un mitrailleur qui avait déjà conquis la Distinguished Conduit Medal — déchargeait son arme malgré le nuage de gaz et sans « respirator ». Au milieu du danger provoqué par les gaz asphyxiants, il continua à tirer, puis il hissa son arme sur le parapet au dessus de la tranchée et tint, à lui tout seul, l'attaque de l'ennemi. Par son audace il conquit la Croix de Victoria, mais perdit la vie.

Le 3 mai le moment était venu de rétrécir la ligne. La 12<sup>e</sup> brigade, à l'aile gauche, ne bougea pas; elle était le pivot du mouvement. Progressivement les bataillons furent retirés l'un après l'autre, et des hommes d'élite durent rester en arrière, afin de couvrir la retraite.

Cette retraite, en ordre parfait, dans un laps de temps extrêmement court et sans pertes fut une preuve merveilleuse d'excellente besogne d'état-major en période de guerre. L'action commençait à la tombée de la nuit. Chaque jour, après le combat, on avait ramené les blessés pendant la nuit et dans les caves du village de Zonnebeke on leur avait prodigué les soins chirurgicaux à la lueur des bougies.

Vers le soir tous les blessés étaient transportés à l'arrière, à l'exception de deux ou trois hommes dont l'état était extrêmement grave et qui ne pouvant être emmenés, furent confiés aux soins de deux infirmiers.

En cette occasion le Royal Medical Corps donna de ses aptitudes la preuve la plus éclatante de toute sa brillante carrière. Sous la direction du colonel Ferguson, assisté du major Waggett (le célèbre spécialiste londonien pour les affections de la gorge), les blessés furent enlevés avec prudence et célérité, des caves et des abris, et transportés par des routes obscures derrière la ligne de feu.

La difficulté de la tâche paraîtra d'autant plus grande qu'à certains endroits, notamment à 's Graventafel et à

Broodseinde, les positions allemandes n'étaient éloignées de nos lignes que de 8 à 9 mètres.

On transporta ainsi non moins de 780 blessés. La retraite des bataillons fut habile. On ne perdit pas un homme.

La 85<sup>e</sup> brigade avait cependant une tâche difficile, parce qu'elle venait de la pointe extrême au nord est du saillant.

La majeure partie des vivres et des munitions avait déjà été emporté et ce qu'on ne put pas sauver, on y mit le feu.

Ce n'est que dans la matinée du 4 que les Allemands s'aperçurent que les tranchées situées en face des leurs étaient vides, et ils les avaient bombardées des heures durant avec une masse énorme de projectiles!

Le fait s'est produit plus d'une fois au cours de ces batailles. On hésitait parfois devant des tranchées que n'occupait pas le moindre soldat.

La nouvelle ligne britannique s'amorçant au front français, se dirigeait à l'ouest de la route de Langemarck par la ferme de Vanheule, le long de la colline de Frezenberg, et s'inclinait ensuite presque en droite ligne vers le sud, en contournant l'étang de Bellewaarde et le Hooge, et puis en formant un éventail autour de la colline de Zillebeke et de la colline 60.

La 27<sup>e</sup> division tenait ce front depuis ce dernier point jusqu'à la chaussée de Menin, la 28<sup>e</sup> depuis les abords de Frezenberg jusqu'à la ferme Vanheule, et la 4<sup>e</sup> de là jusqu'au front français.

Cette ligne était plus courte que la première d'au moins trois milles, et pouvait donc être occupée par un nombre plus réduit de troupes, ce qui permettait d'accorder du repos aux brigades les plus épuisées (1).

Puis, il y eut une nouvelle période d'accalmie jusqu'au 8 mai.

Une toule d'actions héroïques furent accomplies pendant cette seconde et effroyable bataille d'Ypres.

Des soldats rampèrent sous un feu violent vers les blessés et les emportèrent, toujours sous une grêle de balles, jusqu'au poste de secours.

Des hommes des transports amenèrent des munitions, risquant doublement leur vie, d'abord en raison des avalanches de projectiles et ensuite à cause des chances qu'ils couraient de sauter en l'air avec leur dangereux chargement.

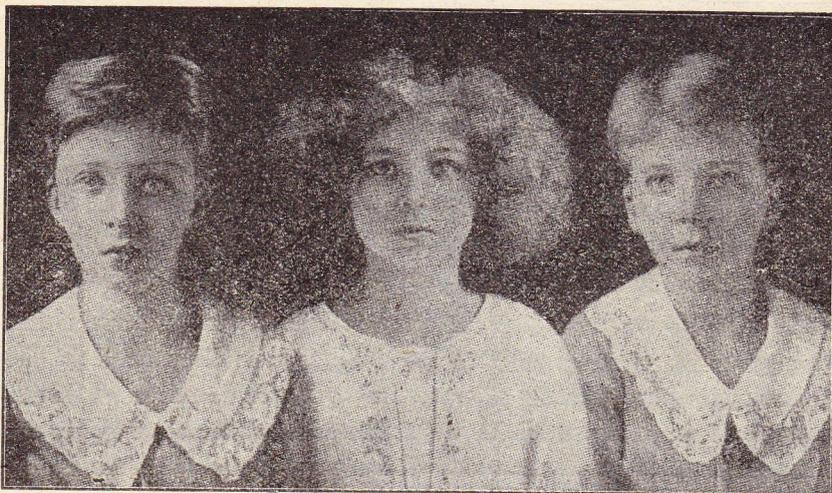
Les hommes du service d'approvisionnement s'occupèrent de faire parvenir des vivres et de la boisson dans les lignes.

Bref, chacun fit plus que son devoir.

Un exemple encore :

C'était à Zillebeke: une tranchée des Anglais avait sauté. La position qui se trouvait en face de la colline 60, un point stratégique important, était d'un intérêt primordial.

(1). «Ypres». Buchan-Callewaert.



Les enfants royaux

Sa perte eût produit une brèche sérieuse dans le système de défense, c'est pourquoi il fallait reprendre coûte que coûte la tranchée principale.

Le major Borrett fut désigné pour cette opération. Les hommes devaient entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture et autour d'eux s'étendait la plaine nue et marécageuse.

Le major Borrett décida qu'une partie des troupes attaquerait les Allemands en rase campagne, tandis que les autres se serviraient d'un boyau de communication.

L'officier adressa à ses hommes quelques mots brefs et énergiques et donna lui-même l'exemple de l'intrépidité.

Deux compagnies s'élançèrent à l'assaut et se jetèrent sur les Allemands, qui s'étaient installés une centaine de mètres plus loin dans la tranchée perdue par les Anglais.

Le major prit part au violent combat au point le plus dangereux.

Les Allemands se défendirent avec fureur et firent pleuvoir des bombes sur les assaillants. Bientôt les pertes furent élevées de part et d'autre.

Borrett découvrit le commandant des troupes ennemis. Il se rendit compte qu'il devait remporter la victoire s'il parvenait à la faire disparaître, car à plusieurs reprises déjà il était apparu que les Allemands cessaient toute résistance dès qu'ils n'étaient plus commandés.

Et dès lors un duel s'engagea entre les deux chefs.

Quand ils furent presque nez à nez, l'Anglais et l'Allemanu se redressèrent et tirèrent simultanément. Borrett fut atteint à l'épaule, mais son ennemi tomba mort dans l'eau. Et aussitôt une panique s'empara des Allemands. Un grand nombre se rendirent et la plupart de ceux qui tentaient encore de fuir, furent abattus. Les Anglais avaient repris la tranchée perdue, mais la simple information du communiqué de l'état-major : « Nous avons amélioré notre position près de Zillebeke », ne pouvait faire soupçonner aux profanes les scènes horribles qui s'y étaient déroulées.

La blessure du major Borrett était grave, mais non mortelle et le courageux officier gagna par sa vaillance et son énergie le « Distinguished Service Order ».

Un soldat d'une section qui occupait le poste le plus éloigné de la ligne, n'avait pas été prévenu du repli des troupes. Bientôt il se trouva seul, tout seul en face de l'armée entière du duc de Wurtemberg.

Il s'en aperçut enfin et comprit l'opération. Il conserva sa présence d'esprit, se sauva, rejoignit ses camarades et se vanta d'avoir à lui tout seul résisté à toute l'armée allemande.

Le repos fut bien accueilli.

L'ennemi fut obligé de se refaire de ses fatigues. La victoire tardait décidément à venir, et les prétentieux bulletins de victoire qu'il propageait par le monde étaient bien prématurés.

Dans les communiqués on lisait les noms de la colline 60, de Pilkem, Sleenstrate, Saint-Julien, 's Graventafel, Broodseinde, Kerselaere, Lizerne, Saint-Eloi. Noms historiques, qui reviennent toujours, et qui pour la plupart ne désignent que des hameaux. Saint-Julien était une prévôté avec quelques boutiques, une brasserie, quelques fermes et une chapelle.

Tous les autres hameaux ne possédaient pas de temple, si petit qu'il fût.

C'étaient des « coins » comme on disait.

Et en effet, ce sont des noms qui reviennent toujours.

Là, où la lutte était engagée maintenant, se trouve encore un champ de bataille historique, plus connu sous le nom de « West-Roosebeke ». Les mêmes noms, disons-nous, et pour le prouver, il suffit de rappeler quelques phrases de l'« Histoire de Flandre ».

C'était en 1382, lorsque Flamands et Français étaient aux prises à cet endroit.

« Charles VI, roi de France, passa la nuit parmi les ruines de Comines ravagé; le lendemain, il établit sa tente près du mont Saint-Eloi; il n'était qu'à une heure d'Ypres ».

« Les Bretons réunirent de grands chariots et chargèrent les objets provenant du pillage de la Flandre. Actuellement cela s'appelle des réquisitions.

« Philippe van Artevelde, gouverneur de la Flandre, occupa Roosebeke et domina par là la grande route d'Ypres à Bruges, (la route même où l'on se battait à présent) et s'appuya en même temps sur Dixmude, Roulers et Thourout. »

« L'armée française part de Zillebeke. »

« Ils s'arrêtèrent sur les hauteurs de Passchendaele (donc près de Kerselaere, Saint-Julien, 's Graventafel, etc.) »

« La rencontre eut lieu près de Goudberg, entre West-Roosebeke et Langemarck. »

Les Flamands furent battus et, dit le livre d'histoire, Philippe van Artevelde fut entraîné par les troupes en fuite jusque près du Keiberg (un peu au nord de Broodseinde) et le moine de Saint-Denis écrivit alors, ce qui est aujourd'hui encore d'une vérité frappante : « La terre était arrosée d'un fleuve de sang. »

« Charles VI vit le cadavre de Philippe van Artevelde et ordonna de le pendre à un arbre, qui resta célèbre bien longtemps après dans la contrée. »

C'était l'arbre des gémissements, le fameux « schrei-boom » dont le tronc était soutenu par des anneaux de fer; mais on ne pourrait plus retrouver ce monument de la nature.

« C'est jusque là que l'on entendait gémir les blessés », racontait le peuple. Et maintenant combien ne gémissait-on, combien ne hurlait on pas dans la même contrée !...

Des blessés allemands restaient des semaines entières à gémir sans soins devant leurs lignes, et puis à



Le général Gouraud.

agoniser; seule la mort mettait fin à leurs gémissements. Des cadavres répandaient une odeur insupportable. On n'avait pas le temps, ni même l'occasion de les enter- rer, ceux du moins qui étaient tombés dans des assauts à la baïonnette sur un terrain qui devenait ensuite un « no-mans'land ».

Dans cette bataille de 1382 il fut fait grâce à Ypres, mais les soldats, raconte l'annaliste, se dédommagèrent sur Poperinghe, où ils étranglèrent les habitants et pillèrent tout ce qu'ils possédaient. Courtrai fut également incendié.

Mais arrêtons-nous. On voit donc que c'étaient bien les mêmes noms, que c'étaient les mêmes localités où la guerre était revenue.

Les autres années cette terre à pareille époque buvait la noble sueur de l'homme des champs.

Maintenant elle était abreuvée de sang, de flots de sang.

## La conquête de Steenstrate. — Le bombardement d'Ypres.

Le 2 mai, un peu avant 1 heure du matin, nos guet- teurs remarquèrent dans le secteur de Steenstrate des préparatifs d'attaque ennemie.

Notre artillerie et nos mitrailleurs ouvrirent aussitôt le feu pour empêcher l'offensive de se déclancher.

Le bombardement se poursuivit le 3 mai.

Le 4, les Français lancèrent une série d'attaques, qui furent arrêtées immédiatement par le tir intense des mi- trailleuses.

Enfin nos pièces découvrirent les réduits de ces mitrail- leuses, qu'elles arrosèrent d'une rafale d'obus pour les réduire en poussière.

Puis l'infanterie française, d'un bond, atteignit les ouvrages ennemis.

Les Allemands n'offrirent qu'une faible résistance. Les feux de barrage empêchèrent les renforts ennemis d'arri- ver et dans une attaque impétueuse nos Alliés refoulè- rent les soldats du kaiser au-delà du canal.

Les Allemands, convaincus de l'inutilité de leurs ef- forts, se bornèrent à bombarder nos tranchées, sans es- sayer de reprendre la tête de pont.

Le 4e de ligne put être envoyé au repos, la 6e division suffisant à garder son ancien secteur.

Le colonel Lotz, dans un ordre du jour enthousiaste, rendit hommage à son régiment de grenadiers, dont il loua le courage indomptable et la magnifique enduran- ce.

Nos troupes avaient, d'ailleurs, rempli un rôle impor- tant.

On ne peut oublier, en effet, que lors du premier emploi de gaz asphyxiants, ce sont eux qui avaient sauvé la situation, évitant de se laisser entraîner par la panique.

On cita à l'ordre du jour de la division : le régiment des grenadiers, le 3e régiment de ligne, les 3e et 4e bataillons du 2e carabiniers, le 4e bataillon du 4e régiment de ligne, le personnel des 104e, 105e, 106e, 107e, 6e, 8e, 9e, 71e, 72e et 82e batteries montées des 4e et 6e batteries à cheval, du 1er groupe d'obusiers lourds, de la 25e batterie à pied française.

Le président Poincaré et le général Joffre honorèrent le général De Ceuninck, ainsi que de nombreux officiers et soldats en leur remettant les plus hautes distinc- tions.

Le Roi décerna également un grand nombre de déco- rations.

Les grenadiers et le 3e de ligne furent autorisés à broder le nom de Steenstrate sur leur drapeau.

Mais tandis que la bataille s'apaisait sur ce point, elle se prolongea encore pendant quelque temps sur le front britannique.

Le 13 mai notamment fut un jour sanglant.

La brigade de London Rifles engagea l'action avec 276 hommes seulement; avant le soir, elle comptait déjà 91 morts.

Le sergent Douglas Belcher défendit une tranchée avec quatre survivants et deux hussards accourus à la rescous- se contre l'assaut de l'infanterie allemande et garda le terrain jusqu'à l'arrivée de renforts. Il conquit ainsi la Croix de Victoria.

Le 24 mai fut une journée non moins mouvementée : elle se signala par la dernière tentative de percée des hordes allemandes.

Buchan rapporte à ce propos :

« Le lundi, 24 mai, l'aube naissante promettait une bel- le journée d'été, avec un ciel sans nuage et une légère brise du nord-est. Juste au lever du soleil notre front fut bombardé à l'aide d'obus asphyxiants, et immédiatement après les cylindres allemands crachèrent leur poison, sur toute la ligne, large de trois milles, depuis la ferme Vanheule jusqu'à l'étang de Bellewaarde. Le vent le poussait dans la direction du sud ouest de sorte qu'il infecta cinq milles de front environ; en certains endroits le nuage s'éleva jusqu'à une hauteur de quarante pieds, et cet empoisonnement se continua pendant quatre heu- res et demie.

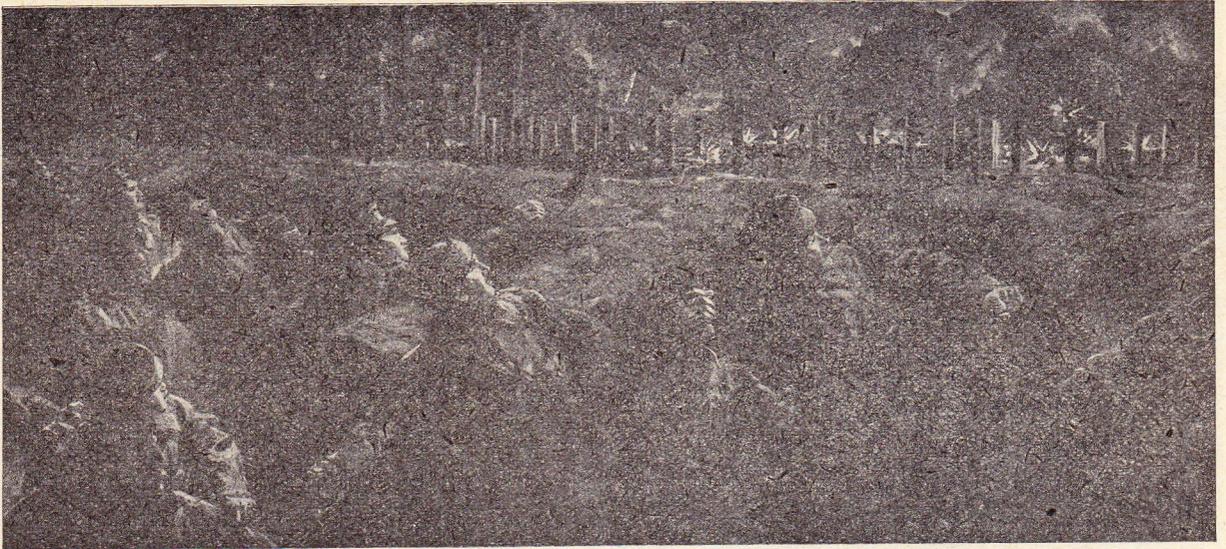
Là où nos hommes se couvrirent tout de suite de leurs « respirators », ils purent se maintenir, malgré le gaz as- phyxiant, et en général la cavalerie fut peu éprouvée.

Après l'empoisonnement, un bombardement furieux se déchaîna du nord, du nord-est et de l'est.

Les principales attaques se produisirent aux environs de la ferme Vanheule, où le 9e des Argyll et Sutherland Highlanders et le 2e Royal Irish furent mis à une rude épreuve; et d'autre part, contre notre front sur la voie ferrée vers Roulers et plus loin le long de la chaussée de Menin, près de l'étang de Bellewaarde. Sur ces points nous fûmes légèrement refoulés. Les trois boucles ain- si formées ne procurèrent pas le moindre avantage à l'ennemi, car avant la soirée, nos contre attaques avaient pour ainsi dire complètement rétabli la ligne, sauf sur deux petits points, dont l'un se trouvait près de la ferme Vanheule, et l'autre près de la route de Menin. Finalement cette journée constitua une victoire pour notre ca- valerie, dont l'admirable fermeté avait réussi à sauver notre infanterie sur la droite comme sur la gauche.

Le 9e lanciers, un des régiments les plus éprouvés de l'armée anglaise, se maintint dans ses tranchées, en dépit du nuage de poison et du feu d'artillerie qui l'ac- compagna, mais il paya un formidable tribut.

Parmi les tués se trouvait le capitaine Francis Gren- fell, dont nous avons déjà souligné le courage dans la première partie de cet ouvrage, où il est question de la retraite de Mons.



Les Anglais jetant des grenades à main.

L'armée anglaise perdit en lui une de ses plus belles figures.

Puis la bataille se scinda en combats partiels.

L'Allemagne avait échoué dans ses projets. Elle avait compté sur la diabolique invention de ses terribles gaz asphyxiants, mais elle avait triomphé trop tôt. Elle subit une sanglante défaite et ses pertes furent élevées.

Les hôpitaux de Thourout, Roulers, Courtrai et Gand étaient remplis de blessés.

Des trains d'ambulance transportèrent à Aix-la-Chapelle des wagons bondés.

Les cimetières se développèrent.

Il est vrai que le saillant d'Ypres avait été légèrement rétréci. L'Allemagne avait organisé des réjouissances, sonné les cloches et arboré des drapeaux pour célébrer la prise de Zonnebeke. Mais elle avait payé cher la conquête de quelques bandes de terrain.

Et Ypres, l'objectif tant convoité, était comme auparavant derrière la ligne anglaise, sous la protection efficace d'une armée résolue.

Mais l'état-major impérial avait décidé de la détruire de loin.

Disons quelques mots du sort tragique qui était réservé à cette ville.

Ypres avait été fort éprouvé pendant les mois d'octobre et de novembre mais nous avons dit déjà qu'une nouvelle vie avait surgi parmi les ruines.

Le journal hebdomadaire régulier continuait à y paraître; en raison des circonstances il ajouta à son titre «Het Iepersche Volk» celui de «Le Journal d'Ypres» et «Iper's Weekly News». Il publia un journal au bombardement au mois de mars.

L'impression se faisait donc pendant que les taubes répandaient des bombes et que les canons crachaient des obus.

Les magasins se livraient au commerce. Les artisans étaient à la besogne.

Le Jeudi Saint des centaines d'habitants visitèrent les églises et les chapelles, où le Saint Sacrement était exposé.

Le Vendredi Saint et le Jour de Pâques les Allemands bombardèrent la ville avec une grande violence. Mais la population resta.

De temps en temps des civils étaient atteints. On considéra le fait comme un lourd tribut, mais le nombre d'habitants, au lieu de diminuer, augmenta encore. Les enfants jouaient dans la rue et s'entendaient si bien à imiter le sifflement des obus que nombre de personnes illusionnées levaient le nez en l'air pour voir d'où venait le dangereux projectile, mais au lieu de l'explosion elles n'entendaient qu'un éclat de rire.

Lorsque l'ennemi s'empara de la colline 60, le sort d'Ypres devint plus cruel. Puis ce furent de véritables rafales de projectiles qui se déchaînèrent sur la cité. L'un des derniers civils restés dans la ville, adressa la lettre suivante à un ami, qui nous la communiqua :

«Vous serez étonné de recevoir de moi une lettre venant de Paris. Je suis ici depuis le 5 mai, parce qu'Ypres a dû être évacué complètement le 3 et le 4 mai sur ordre de l'autorité anglaise.

Après 6 mois de résistance et de lutte, je suis donc venu m'échouer dans cet hôtel, où j'ai eu la grande joie de rencontrer ma femme et mes enfants.

Naturellement j'ai dû abandonner notre maison avec tout ce qu'elle renferme... donc avec une grande partie de notre capital. La maison avait d'ailleurs été atteinte déjà de trois obus.

Dans l'intérêt des civils les Anglais ont fait évacuer la ville, depuis le 19 avril, après l'attaque des Anglais et la conquête de la fameuse colline 60, les Allemands lancèrent sur la ville en 24 heures une moyenne d'un millier d'obus de tous calibres, notamment de 38,5! La vie y était devenue intenable, la plupart des habitants avaient fui à nouveau; nous restâmes encore au nombre de deux à trois cents, obligés de séjourner continuellement dans la cave.

Les dégâts occasionnés en novembre et en décembre, quelque importants qu'ils fussent, étaient insignifiants en comparaison de ceux d'avril.

C'est à peine si un tiers des maisons est encore debout... Mais le bombardement n'avait pas encore cessé au moment de notre départ. Notre vie était exposée à des dangers continuels. Mais en notre qualité de «comité administratif», nous nous crûmes obligés de demeurer à notre poste aussi longtemps qu'il y aurait des habitants.

Si l'autorité ne nous avait pas ordonné de partir, peut-être n'aurions jamais dû faire nos malles, car jamais, après le mois de novembre, nous n'avons connu un bombardement pareil à celui qu'Ypres avait subi pendant deux semaines.

Partis avec tous les honneurs, je suis heureux néanmoins d'être sorti de ce four et maintenant j'ai l'esprit en repos, comme le corps. J'erre en compagnie de ma femme et des enfants dans les parcs et les rues de la ville, et le soir tous les réfugiés yprois se réunissent et devisent... des nouvelles de la guerre.

Dans une des salles de la halle de cette ville, on voyait une fresque représentant un pestiféré et qu'on nommait la mort d'Ypres. Elle rappelait l'épidémie de peste qui au moyen-âge affligea si fréquemment la po-

pulation de cette ville, car à cette époque, par suite de l'état marécageux des environs de la ville, Ypres était très malsain.

Les magistrats remédièrent à ce lamentable état de choses et firent construire un réseau d'égouts si étendu que l'on disait en Flandre : « Ypres est bâti sur du plomb. » Et l'épidémie fut écartée et la ville devint saine. Mais l'expression « la mort d'Ypres » survécut jusqu'à notre époque, de sorte que l'on disait couramment pour désigner une personne à la mine malade : « Elle ressemble à la mort d'Ypres ».

Et maintenant le qualificatif « la mort d'Ypres » était devenu une effrayante réalité. Les obus réduisaient la ville en poussière.

John Buchan rend compte dans son ouvrage « Ypres » d'une visite qu'il fit à la malheureuse ville.

« Je pénétrai dans la ville, dit-il, dans un moment d'accalmie. Vue de loin, Ypres semblait une petite ville charmante et jolie parmi son cadre de verdure. Je fus profondément déçu lorsque je vis qu'en réalité je m'étais trompé et qu'Ypres n'était plus qu'un fantôme.

Un silence de mort pesait sur toutes choses. On n'apercevait dans toute son étendue aucun être vivant, et les maisons alignées de chaque côté n'étaient que des squelettes. Toutes les façades étaient en ruines, et des chambres à coucher dont les meubles se trouvaient dans un état lamentable, étaient ouvertes à tous les vents. Des toitures étaient arrachées ou bien leurs débris pendaient encore sur des murailles branlantes.

Partout la mort, la mort dans des proportions effroyables.

Là un obus de 42 cm. avait produit une affreuse blessure dans la série des maisons; je vis des coins rugueux de murs démolis, et au-dessus un abîme profond. Dans une des pièces le tapis était éclaboussé de chaux et de plâtras provenant des combles, mais le mobilier était resté intact. Ailleurs je trouvai dans un cabinet de travail orné de porcelaine chinoise, des chaises de peluche rouge, un piano et un phonographe — constituant le mobilier d'un bourgeois aisé des classes moyennes.

Dans une autre chambre — que l'on apercevait de la rue — se trouvait une machine à coudre, dont la propriétaire avait délaissé, pour fuir, un ouvrage à demi commencé.

Ici un homme était occupé à lire un livre — la place où il se trouvait était désignée. — On eût dit une ville, dont les habitants, brusquement surpris par un tremblement de terre, auraient tout abandonné dans leur fuite précipitée.

A travers les brèches des maisons apparaissaient des rayons de verdure larges ou étroits. Une porte branlante donnait accès à un jardinet — un jardinet soigné et propre, car l'herbe y avait été autrefois arrachée et le propriétaire devait avoir trouvé plaisir à cultiver de nombreuses et belles fleurs printanières. Une petite fontaine murmurait encore dans une vasque ronde en pierre. Mais un obus incendiaire s'était abattu au coin de la maison et parmi les monceaux des décomposés se trouvaient encore des débris humains. La plupart des cadavres avaient déjà été enlevés, mais il restait encore des morts sous les amas de pierres et de plâtras. L'air était imprégné d'une odeur morbide de ruines et de décomposition, que le baume des lilas et des aubépines était impuissant à combattre. Ce jardinet était un endroit où l'on ne pouvait séjourner longtemps.

La rue menait à la Grand'Place où s'élevaient autrefois la Halle aux Draps et la grande église Saint-Martin. Ceux qui ont connu Ypres avant la guerre, ont encore conservé le souvenir des gracieuses façades des boutiques du côté sud, du couvent entouré de ses bâtiments en vieux style flamand à l'angle nord-est. Impossible de rendre ici par des paroles les ravages causés à cet endroit. Il n'est rien resté du côté sud, sauf une série de squelettes de toits et de maisons. Quant à l'angle nord-est, si l'on prenait la peine de fouiller parmi les amas de pierres on pouvait voir encore les débris de quelques anciennes et magnifiques cheminées.

Lorsque l'on s'arrêtait au centre de la Grand'Place, on était péniblement impressionné par le silence extraordinaire qui régnait en ce lieu, silence tel qu'il semblait couvrir et étouffer l'éternel grondement des canons sur le front. Quelques corbeaux croassaient sur les ruines et un infatigable sansonnet était en train de reconstruire son nid dans une tourelle brisée.

Le bruit sonnait comme un sacrilège dans ce tombeau, qui avait été une ville.

La Halle aux Draps avait perdu tous ses arceaux voutés ainsi que la majeure partie de sa façade et elle présentait partout de larges crevasses et des ouvertures béantes. Son beffroi avait l'aspect d'un tronc d'arbre horriblement tordu et la lourde cloche des gildes, impitoyablement condamnée, n'était plus retenue que par une pierre en saillie.

L'église Saint-Martin n'était qu'une ruine, et sa majestueuse tour carrée était si gravement atteinte et tellement ravagée qu'un fort coup de vent semblait devoir la faire tomber en poussière.

L'intérieur de l'église offrait un coup d'œil lamentable. La plupart des vitraux étaient brisés. Les chapelles latérales n'étaient que des ruines, les dalles étaient labourées par les lourdes masses de pierres, mais les colonnes étaient encore debout.

On venait de célébrer une messe des morts, car le maître-autel était orné de tentures noires, mais la pierre d'autel avait été brisée de part en part.

La sacristie était remplie d'ornements d'église et de chandeliers réunis là en toute hâte et tous ces objets disparaissaient sous une couche de poussière jaune, provenant de l'acide nitrique contenu dans les obus lourds.

Derrière l'église, au vieux cimetière, il était tombé un de ces obus, qui avait creusé dans le sol un cratère d'un diamètre de cinquante pieds et d'une profondeur de vingt pieds, et qui avait projeté de toutes parts les ossements blanchis des cadavres.

Derrière le grand portail se trouvait une macabre plaisanterie. Un piédestal vide célébrait sur ses quatre faces les vertus d'un homme d'Etat belge, qui avait été jadis bourgmestre d'Ypres. Le digne mayeur gisait dans la poussière à côté de son piédestal; c'était un homme corpulent vêtu d'un habit à basques et dont la figure rappelait celle de Bismarck...

Plus loin, dans la lumière du soleil, je rencontrais les premiers êtres humains. Un groupe de tirailleurs coloniaux français s'avancait du nord; des hommes bruns, bronzés et frileux, portant de vieux uniformes usés. Un véhicule s'arrêta à l'entrée de la cathédrale et un prêtre fatigué, aux yeux tristes, procéda au chargement de quelques ornements d'église : calices, plaques en cuivre, étoffes brodées.

Un Père déchaussé parcourut les rues abandonnées pour rechercher les cadavres.

Ainsi en était-il d'Ypres, et des villages d'alentour, de la région comprise entre la Lys et la mer. Et les ravages se poursuivaient sans répit, car la lutte devait croître encore en intensité.

La seconde bataille d'Ypres avait pris fin.

Comme la première fois le kaiser s'était rendu en Flandre. On l'avait vu à Courtrai où il adressa une allocution aux troupes, à son armée qui avait de mourir salua le seigneur suprême de la guerre.

Mais ses déclarations sensationnelles n'avaient pas modifié le sort de la bataille. La route de Calais, cette fois encore, était demeurée fermée, malgré les gaz asphyxiants et toutes les horreurs nouvelles mises en œuvre par les Allemands.

L'emploi de cette arme nouvelle avait causé parmi les Alliés une douloureuse surprise et une vive indignation. Il est établi aujourd'hui que dès la fin de 1914 le gouvernement français avait été informé que l'état-major allemand faisait des essais de gaz asphyxiants, mais on avait refusé d'y ajouter foi.

Ajoutons à ce propos que dès le mois d'août 1914, un inventeur français, M. Turpin, avait mis à la disposition de l'armée l'emploi de gaz asphyxiants de son invention, mais le ministère de la guerre n'avait pas



Les Anglais en France.

voulu y donner suite. Voici la lettre que M. Messimy, ministre de la guerre adressa à l'inventeur :

« 20 août 1914.

» Monsieur,

» Parmi les engins dont vous avez exposé l'idée au général directeur de l'artillerie du ministère, il en est qui ont pour but de répandre des gaz asphyxiants et délétères. Ces engins tombent sous le coup de l'interdiction formulée dans les actes internationaux de La Haye du 29 juillet 1899. Le gouvernement français étant résolu à se conformer strictement à la teneur actuelle de

ces actes, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne peut être donné suite à votre proposition.

» (Signé) : Messimy. »

«Que répondre à cette lettre, déclare M. Turpin, sinon que les Allemands avaient les premiers violé les actes de La Haye en envoyant sur Paris les taubes qui jeterent des projectiles chargés d'explosifs ? Si nous avions employé les gaz asphyxiants dès les débuts de la guerre, et par conséquent de longs mois avant les ennemis, bien des désastres, bien des morts eussent certainement été évités ! »



Ruines du château d'Houthulst.

M. Turpin donna son nom à la turpinite, un explosif d'une violence inouïe qui, d'après certaines informations fantaisistes, était appelé à rendre d'immenses services à l'armée française, mais qui malheureusement n'existait que dans certaines imaginations.

Mais revenons au front français.

**Le retour du gouvernement français à Paris. — L'offensive en Champagne. — La bataille aux environs de Beauséjour. — En Artois. — Le général Pétain. — La lutte autour du Labyrinthe et de Souchez. — Les villages français à proximité du front.**

En décembre 1914 le gouvernement français était rentré à Paris. Le retour s'opéra dans les mêmes conditions que le départ pour Bordeaux, c'est-à-dire en grand secret.

Le transfert des services du gouvernement à Bordeaux avait provoqué dans cette ville une animation extraordinaire.

Un moment il avait été question de convoquer le Parlement, et deux anciens cafés-concerts avaient même été envisagés comme salles de réunion, l'une pour la Chambre, l'autre pour le Sénat.

Pour la Chambre, dans les couloirs et les galeries, on construisit des sortes de boxes en planches recouvertes à l'intérieur de tapisseries des Gobelins, et qui devaient servir de cabinets de travail aux secrétaires.

L'idée fut abandonnée; les quelques députés qui étaient venus reparlèrent rapidement.

Il y avait trois communiqués par jour qu'on affichait dans les halls des journaux et que l'on commentait vivement.

Les quais de Bordeaux, bien que moins animés qu'à l'ordinaire, présentaient une activité fébrile, mais ce n'était point des marchandises ordinaires qu'apportaient les grands navires marchands, c'étaient des fournitures militaires que des soldats en bourgerons de toile et en pantalons de treillis déchargeaient du matin au soir. Ici, les grues mécaniques s'en allaient chercher dans les cales d'énormes ballots de drap bleu, destinés à l'habillement des jeunes classes encore à l'instruction.

Le besoin d'habiller de nouveau les soldats s'était fait sentir. Au bout de trois mois de campagne, le costume d'un fantassin est à peu près hors d'usage, il faut le renouveler. Le ministère de la Guerre avait profité de cette circonstance pour changer les couleurs du drap de l'infanterie; le rouge des pantalons et le bleu des capotes étaient trop voyants; on adopta un drap d'un bleu moins visible à distance, une sorte de bleu gris, et des fabriques françaises se mirent à l'œuvre, produisant jusqu'à 15.000 mètres par jour. Des fournitures purent aussi être faites par des négociants de New-York et de Barcelone.

Tandis que les grands bateaux s'allégeaient de leurs marchandises, d'autres prenaient livraison d'une cargaison humaine à destination du Maroc.

C'étaient des prisonniers allemands que l'on expédiait là-bas pour travailler aux routes et aux lignes de chemins de fer.

Quelques curieux se pressaient sur les quais pour assister à l'embarquement des suppôts de Guillaume, mais l'autorité militaire avait pris des précautions pour empêcher le public de manifester ses sentiments hostiles; les prisonniers furent amenés de nuit à bord des bateaux.

M. Viviani, président du Conseil, se rendit à Reims et remit au maire, M. le Dr Langlet, la croix de la Légion d'Honneur.

La citation suivante avait paru à l'Officiel : « Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite du Dr Langlet, maire de Reims, qui a su donner à ses concitoyens le plus noble exemple de sang-froid, de courage et de dignité pendant l'occupation et le bombardement de cette ville. »

La population de Reims ne perdit pas courage; elle se rendait tous les jours sur le plateau de Bezannes, au sud-ouest de la ville et regardait bombarder la cité; quelques-uns apportaient des longues-vues; les dames se munissaient de pliants, faisaient du tricot et de la tapisserie, tandis que les obus éclataient.

Le soir, les habitants regagnaient Reims et allaient coucher au faubourg de Paris, où ils pensaient être plus en sécurité; tous s'entassaient comme ils pouvaient dans les caves et dans les écuries.

De temps à autre se produisaient des accalmies plus ou moins longues. Tandis que les deux armées tenaient les tranchées, des soldats des deux côtés allaient explorer les environs au risque des coups de fusil. Dans une de ces expéditions, trois Français parvinrent à gagner une ferme voisine où ils se disposaient à prendre un bon repas improvisé. Survinrent 7 soldats allemands que



Panique à la Bourse de Paris.

presse le même désir. Les deux groupes se restaurent en se surveillant. L'appétit satisfait, les trois troupes français annoncent aux sept Allemands qu'ils les ont prisonniers. Protestations des Teutons :

— Nous sommes les plus nombreux, c'est vous qui êtes nos prisonniers !

Mais les Français ne l'entendent pas ainsi ; ils déclarent qu'ils vont en appeler aux armes et déjà prennent leurs fusils ; les Allemands, rassasiés et en mauvaise posture pour se défendre, consentent à se laisser emmener.

Au début de novembre, les Garibaldiens qui allaient si vaillamment se battre en Argonne, après s'être concentrés à Nîmes et Montélimar, vinrent occuper le camp de Mailly au sud de Reims, ayant à leur tête Peppino Garibaldi, né en 1879, fils de Ricciotti Garibaldi et petit-fils du célèbre héros italien.

Le 10 décembre, le président Poincaré reçut à l'Élysée le président du Conseil municipal, M. Mithouard, et lui exprima son admiration pour la magnifique attitude du peuple de la capitale. Il fit allusion à une victoire prochaine qui dépasserait encore en importance celle de la Marne. Il signala également les préparatifs d'une offensive française en Champagne.

Mais les espoirs que l'on caressait dans certains milieux ne se réalisèrent pas.

Du reste, l'état-major ne s'attendait pas à un tel résultat.

L'offensive en Champagne, qui ne se déclancha qu'au mois de février, avait pour but de retenir des troupes allemandes en Champagne, afin de soulager le front russe contre lequel Hindenburg lançait à ce moment de violentes attaques, que nous avons décrites plus haut.

L'action commença le 15 février et la bataille se développa sur le front Souain-Perthes-Beauséjour. Les Français réussirent à avancer légèrement leur ligne. La lutte fut particulièrement acharnée le 24 autour du petit fort de Beauséjour.

Des troupes coloniales finirent par prendre pied dans l'ouvrage.

Les Allemands poussèrent des cris de rage, lancèrent des grenades à main sur les assaillants, mais les braves coloniaux résistèrent avec un courage héroïque.

Le lieutenant Ragnal monta sur un creneau et cria à ses hommes de suivre son exemple et de charger l'ennemi. Bien que blessé il poursuivait la lutte jusqu'au moment où il s'affaissa complètement épuisé.

Le sous-lieutenant Caseau le remplaça, s'élança à la tête des troupes ; il tomba percé de part en part.

Cependant il ne perdit pas connaissance et chanta même encore au milieu de l'affroyable mêlée de ses soldats avec les Allemands :

« Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau ».

Mais les rangs des Français s'éclaircissent et les rares

survivants furent obligés de battre en retraite. Ils croyaient que Caseau était mort.

Le soldat Simon traîna le corps de son chef par les pieds sur un espace de 200 mètres sous une grêle de balles et ramena l'officier dans les lignes françaises.

Un soldat, Mathieu Jouy, était resté seul dans sa tranchée, tous ses camarades étant tombés à ses côtés.

Le premier Allemand qui débouche devant la barricade improvisée s'abat, foudroyé par une balle en plein front. Un deuxième a le même sort. Surpris, les assaillants hésitent ; il leur est facile de voir qu'ils n'ont affaire qu'à un seul homme, — mais quel homme !

Il lui crient de se rendre ; mais Mathieu Jouy ne veut pas comprendre. Toujours à l'affût, le canon de son arme glissé entre deux sacs qui forment créneau, il attend posément l'apparition d'une autre victime.

Des ordres gutturaux se font entendre. Ce sont les chefs qui poussent leurs hommes à l'assaut. Ils sont cent contre un, mais qu'importe ! Mathieu Jouy ne les craint pas. Flegmatique, ainsi qu'au stand de tir, il en descend un autre, puis encore un, puis un cinquième...

Mais ils débouchent trop vite. Ils sont maintenant sur lui et c'est à bout portant qu'il abat le sixième.

Un « casque à pique », — selon son expression, — réussit à escalader l'obstacle et lance un furieux coup de baïonnette. Jouy bondit en arrière, mais il a été touché au bras et le sang lui ruisselle sur la main. La douleur ne fait qu'aviver sa colère. Comme ses six camarades, le Boche est abattu.

Le marsouin se retourne juste à temps pour voir luire au-dessus de son front le sabre d'un officier. Instinctivement il rentre la tête entre les épaules et c'est son képi qui est fendu.

Sa baïonnette plonge et l'officier s'écroule, grièvement blessé.

Privés de leur chef, les Allemands s'arrêtent. Mais le barrage est forcé ; Jouy n'a plus rien pour se protéger. D'ailleurs, son bras lui refuse maintenant tout service.

A reculons, notre héros abandonne son poste de gloire. A quelque distance, il trouve son adjudant, qui n'espérait plus le revoir. Ils se défilent et rejoignent leur unité.

Le capitaine Poirier ayant voulu se jeter en avant, fut atteint au visage d'un éclat d'obus et tomba la face contre terre ; il se redressa dans un suprême effort, saisit un fusil, abattit plusieurs soldats ennemis, puis il s'écroula, frappé de nouvelles blessures. Les Allemands l'entourèrent en masse, empêchant ses hommes de l'emporter.

Le sergent Cazeilles sauva une mitrailleuse, la seule qui ne fût pas détruite par le bombardement et la chargea sur ses épaules au cours de la retraite.

Le lieutenant Lelong, de la section des mitrailleuses, voyant que la position était perdue, tira son revolver et cria à ses hommes :

« Je vais vous montrer comment meurt un officier français. »

Bien qu'il fût blessé, il s'élança sur les Allemands, en coucha plusieurs sur le sol, et tomba percé de coups de baïonnette.

Le 27 l'attaque fut reprise et cette fois le fortin de Beauséjour fut définitivement conquis par deux bataillons de coloniaux.

Pendant huit jours (la deuxième semaine de mars) une lutte également violente s'engagea devant le bois de Sabot et celui de Jaune Brûlé.

Du 15 février au 20 mars on avait réalisé une avance de 3 kilomètres en profondeur sur une largeur de 7 kilomètres. Les Français avaient fait 2000 prisonniers.

Vers la même époque les Allemands déployèrent aussi une certaine activité en Argonne, dans l'espoir de s'emparer définitivement de cette région, qui formait la voie de communication entre la Champagne et Verdun. Mais au lieu d'enregistrer des progrès ils perdirent la position de Vauquois.

La lutte en Argonne était d'ailleurs d'un caractère tout spécial.

« Jusqu'ici, dit à ce sujet un officier allemand, on tirait parti des forêts en plaçant les combattants à leur arrière. Ces soldats et leurs réserves postées en arrière, sous la protection des bois, avaient le champ de tir libre devant eux. La nouveauté consiste en ce que la ligne de défense se trouve maintenant en pleine forêt. Les Français ne détendirent pas le nord-est de la forêt, et ce n'est qu'à 4 kilomètres à l'intérieur de celle-ci que les troupes allemandes rencontrèrent de la résistance.

Les Français ont su habilement utiliser la nature du sol. Leurs tranchées s'adaptent au terrain, elles sont disposées quelquefois en terrasses et sont très étendues. Parfois, les troncs d'arbres eux-mêmes servent d'abris aux soldats. Les tranchées sont invisibles pour les Allemands jusqu'à une très courte distance. Quand les tranchées allemandes arrivent à peu de mètres des positions françaises, le dernier mot est à la baïonnette. »

Il y eut aussi quelques opérations partielles en Woivre, à Saint-Mihnel, à l'Hartmansweilerkopf, mais nous pouvons nous contenter de les signaler sans entrer dans les détails.

Les Allemands, en effet, concentraient toutes leurs forces en vue de la seconde bataille d'Ypres, dont ils attendaient des résultats décisifs; nous avons vu que ces espoirs furent lamentablement déçus.

Dans le but de soutenir les Russes et les Alliés du front occidental les Français entreprirent le 9 mai une offensive en Artois.

Le 11 mars nos Alliés avaient pris pied sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, près d'Ablain-Saint-Nazaire, et ils réussirent à s'y maintenir, malgré de violentes contre-attaques exécutées par l'ennemi le 15 mars.

Les Allemands fortifièrent d'une façon redoutable leurs positions sur la ligne Neuville-Saint-Vaast-Ablain-Souchez-Angres-Loos, afin de couvrir la zone de Loos et de Douai.

L'offensive des Français était dirigée sur la partie du front entre Loos et Arras.

Sept corps d'armée étaient désignés pour y prendre part, notamment le 20e corps, sous les ordres du général Pétain.

Le général Pétain avait reçu de ses soldats le surnom de « Passeront pas ». Au début des hostilités il était presque inconnu et avait le grade de colonel.

Pétain est originaire de Conchy-la-Tour, dans le Pas de Calais. En août 1914 il avait atteint l'âge de 54 ans. Il avait fait ses études militaires à Saint-Cyr, avait été promu sous-lieutenant en 1879, lieutenant en 1883, capitaine en 1890. Sa carrière fut assez lente.

En août 1914 il se rendit en Belgique à la tête de sa brigade; le 15 août, après un combat de deux heures, il reprit Dinant qui avait été évacué par les Belges.

Il se distingua à tel point qu'il fut promu général au bout de quinze jours. Grâce à son énergie il sauva le premier corps d'armée lors de sa retraite de Belgique en France.

Une division du troisième corps était profondément démoralisée à la suite de la défaite subie près de Charleroi. On la plaça sous les ordres de Pétain.

Celui-ci fit défilé le régiment devant lui. Les hommes mécontents marchèrent l'un après l'autre sous les yeux de leur chef, qui fixa sur eux un regard sévère. On n'entendit plus aucune plainte. Puis il mena lui-même la division au feu, donnant l'exemple du courage et au bout de quelques jours l'esprit militaire avait reparu dans ce corps.

Le général Pétain fit encore parler de lui à la bataille de la Marne.

Le 25 octobre il fut placé à la tête du 33e corps, qui passa l'hiver en Artois.

Puis ce fut l'offensive du mois de mai.

Pétain galvanisa ses troupes par un ordre du jour, où il disait notamment :

« Après neuf mois de campagne, dont sept passés dans les tranchées, il est temps de faire un effort définitif pour rompre les lignes ennemies et rejeter tout d'abord les Allemands hors du territoire national, en attendant mieux.

Le moment est opportun. L'armée n'a jamais été plus forte et animée d'un moral plus élevé. L'ennemi, après ses attaques violentes des premiers mois, est maintenant réduit à la défensive sur son front occidental comme sur son front oriental, et les nations neutres attendent, pour marcher, que nous en donnions le signal par un succès.

L'ennemi ne paraît avoir devant nous que quelques divisions. Notre effectif est quadruple du sien et nous disposons d'une artillerie formidable, telle qu'il n'en a jamais paru sur le champ de bataille. Il ne s'agit plus aujourd'hui de faire un coup de main ou de prendre une tranchée. Il s'agit de battre l'ennemi et, pour cela, de l'attaquer avec une violence extrême et de le poursuivre avec une ténacité et un acharnement sans égal, sans compter avec la fatigue, la faim, la soif ou la défaillance.

Rien ne sera fait tant que l'ennemi ne sera pas définitivement battu. Que chacun, officiers, sous-officiers et soldats, soit donc bien persuadé, quand l'ordre d'attaque sera donné, et jusqu'au succès final, que le moment est venu de toutes les audaces, de toutes les énergies et de tous les sacrifices pour la patrie. »

Le 9 mai, aux premières lueurs du jour, le formidable bombardement se déclina. Les tranchées allemandes furent inondées de projectiles et complètement bouleversées. Après cette préparation d'artillerie le signal de l'assaut fut donné. Les troupes bondirent sur l'ennemi et enlevèrent la première ligne des tranchées.

Ce fut un effroyable corps à corps à Noulette, Calonne-Carency, Ablain, Neuville.

Chaque pouce de terrain fut violemment disputé et coûta des flots de sang. Les Français furent très éprouvés par le feu intense des mitrailleuses allemandes. Les projectiles meurtriers sifflaient de tous côtés et il fallut enjamber des monceaux de morts et de blessés. Chaque hameau, chaque jardin devint une partie de l'horrible champ de bataille.

Ainsi en fut-il notamment à Ablain. Ce village est situé au pied du plateau complètement rasé de Notre-Dame-de-Lorette. On se battit dans les rues à coups de couteau et de grenades; dans les escaliers des maisons l'on se fusilla à bout portant et dans les caves le sang coula à flots.

Lorsque les Français furent enfin maîtres du village, celui-ci offrait un spectacle effroyable. Les murs éventrés laissaient voir des débris de pierres, de poutres et de ferrailles tordues. Certains toits n'avaient plus que quelques poutres à peine maintenues sur des murs branlants; la tour de l'église était mutilée. Et parmi ces amas de ruines, on apercevait une foule de morts et de blessés.

A Souchez c'était encore pis : la rivière à certains moments était rougie de sang. Le village n'était qu'un monceau de ruines. Des cadavres gisaient dans la boue.

Au loin on remarquait les toitures aux tuiles rouges de Lens et Liévin, formant un étrange contraste.

On attendait anxieusement le résultat de l'offensive. Pourrait-on atteindre Lens et Douai ? Pour cela il eût fallu que des troupes fraîches de réserve arrivassent à temps pour remplacer leurs camarades, car on demandait aux soldats un effort vraiment surhumain.

La plupart des compagnies fondaient d'une manière effroyable.

Le résultat de la lutte fut la formation d'une brèche dans la ligne allemande. Le 83e corps à lui seul dans un mouvement irrésistible gagna trois kilomètres de terrain, captura 25 mitrailleuses, 6 canons et 10,000 prisonniers.

Il fut cité à l'ordre du jour de l'armée.

Mais les renforts n'arrivèrent pas et la condition indispensable d'un succès décisif et d'une victoire réelle ne put être remplie.

L'ennemi put ainsi amener des forces considérables enlevées à d'autres parties du front et refermer la brèche.

Le 10 mai l'offensive avait échoué, bien que l'on continuât la lutte.

Le 13 les Français prirent Carency. Puis ils attaquèrent le Labyrinthe et la sucrerie de Souchez.

Cette fabrique était composée d'une série de bâtiments d'une longueur de 200 mètres, située le long d'une petite rivière, à égale distance de Souchez et d'Ablain-Saint-Nazaire.

C'était un point important, qui dominait la voie ferrée.

Des flots de sang inondèrent ces ruines. Les Français s'en rendirent maîtres dans la nuit du 31 mai au 1er juin.

Les Allemands s'efforcèrent de reprendre la fabrique, mais leurs assauts réitérés vinrent s'effondrer sous le feu terrible de l'artillerie française.

Le Labyrinthe était situé entre Carency et Neuville-Saint-Vaast. Les Allemands avaient donné ce nom à un assemblage artificiel de tranchées bétonnées, de mitrailleuses abritées et de canons protégés par des coupes.

Cette position constituait pour l'ennemi un redoutable point d'appui.

Le 30 mai, trois régiments attaquèrent le Labyrinthe par le nord, l'est et le sud. Dans un assaut irrésistible ils pénétrèrent dans la première ligne de tranchées, mais là ils furent arrêtés par des fortins et des barricades qui étaient de véritables nids de mitrailleuses.

La lutte fut terrible et hérissée de mille difficultés. Il ne fallut pas moins de 17 jours aux Français pour enlever ces divers points; l'opération, commencée le 31 mai, ne se termina que le 17 juin.

Il faisait un temps très chaud et l'on vit les Français se battre nu-tête et en bras de chemise.

Les Allemands exécutèrent de furieuses contre-attaques, mais il leur fut impossible de reprendre le Labyrinthe.

Puis il fallut prendre pied à pied le cimetière de Souchez.

Le fameux plateau de Lorette qui avait été enlevé à la fin du mois de mai était dominé par la chapelle de Notre-Dame de Lorette, qui était un lieu de pèlerinage bi-séculaire. Tous les ans, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, une foule de pèlerins, venant de toutes les régions du nord, se pressait dans le sanctuaire miraculeux.

Rien de plus modeste au début que le pèlerinage de Lorette. La colline qui en porte le nom, la dernière de l'Artois à la rencontre de la Flandre, d'où la vue s'étend sur Lens et par les temps clairs sur Lille et Cassel, devait attirer les contemplatifs, ceux qui voient Dieu dans les espaces.

Au début du XVIIIe siècle, un artisan-peintre du village d'Ablain-Saint-Nazaire, Florent Guilbert, y avait un champ. Cet homme entreprit un pèlerinage en Italie, et rapporta de Lorette une statue de la Vierge à laquelle il avait dû la guérison de sa jambe malade. Il la plaça dans son champ et construisit au-dessus d'elle un abri rustique qui subsista jusqu'à la tourmente révolutionnaire, attirant la foule de ceux qui ne pouvaient entreprendre un long voyage pour aller s'agenouiller au seuil de la *Santa Casa*. Détruit, et la statue vénérable ayant disparu elle aussi, les pèlerins placèrent une modeste vierge de bois dans les branches du tilleul contemporain de Florent Guilbert et à l'ombre duquel il avait édifié son naïf reposoir. En 1815 enfin, une chapelle fut construite, et la statue ancienne, retrouvée chez un descendant du peintre, y fut replacée avec pompe.

C'est cette dernière que la guerre détruisit.

La France, dans un élan unanime, a décidé de reconstruire cette chapelle et d'élever à cet endroit un monument destiné à perpétuer le souvenir des 100,000 morts qui se sont sacrifiés pour arrêter sur ce front la ruée allemande.

Dans la basilique pourront se réunir, comme autrefois, de pieuses théories de pèlerins, les fervents du patriotisme comme les dévots à Notre-Dame. La basilique sera ceinturée d'un vaste ossuaire, abritant les reliques des cent mille morts de Lorette. Enfin, dominant l'église et l'ossuaire, une haute pyramide se dressera au sommet du plateau, couronnée d'un phare puissant, — sorte de « Lanterne des morts », — dont les ardents rayons évoqueront dans la nuit jusqu'aux confins de la plaine, l'immortel souvenir des glorieux disparus.

La première pierre de ce monument a été posée le 19 juin 1915.

L'offensive de mai-juin, qui avait causé aux Français des pertes sanglantes, eut pour effet d'améliorer leurs positions, elle soulagea les troupes qui luttaient en Flandre, mais elle ne put remplir le but primitif pour lequel on l'avait engagée et que le général Pétain avait souligné dans son ordre du jour.

Les braves soldats n'étaient pas encore au terme de leurs efforts héroïques. Malgré les horreurs de ces premiers mois de guerre, ce n'en était que le commencement, et l'année 1915 allait se terminer sans qu'un résultat décisif eût été obtenu.

Si les Français avaient pu amener immédiatement les réserves nécessaires, cette offensive, qui causa dans le monde entier et surtout parmi les Alliés une impression considérable, ne serait peut-être pas restée sans suites sérieuses. Il ne tint probablement qu'à une plus prompt intervention que la ligne ne fût crevée sur un large front.

Ce qui est certain en tous cas, c'est que les Allemands étaient très inquiets et qu'ils ne purent dissimuler leur émotion, à Douai notamment et à Lille. A Lens, qui était plus près du front, ils firent preuve d'une agitation extraordinaire.

Voici ce que le maire Basly rapporte à ce propos :

« Un jour que j'étais occupé à dresser, dans mon cabinet, la liste des denrées introuvables, je vis entrer M. l'intendant général Cader.

— Monsieur le maire, commença-t-il, j'ai appris que vous cherchiez des bougies pour votre épicerie.

— En effet, répondis-je.

— Eh bien, je peux vous en céder 500 paquets à des conditions intéressantes.

Il dit un chiffre fort raisonnable; j'acceptai.

— Et du chocolat, ajouta-t-il, vous en manquez ?

— Oui, nous en manquons.

— J'ai d'excellentes marques, reprit-il.

— Voyons vos prix, demandai-je au singulier courtois.

Il me les donna. C'était une bonne affaire; j'acquiesçai.

— N'avez-vous pas également besoin de savon ?

— Certainement, affirmai-je.

L'homme se montra arrangeant; c'était un commis voyageur expert, désireux avant tout de satisfaire sa clientèle. Nous traitâmes et l'épicerie combla ses vides.

Un soir que j'allais dîner chez notre interprète, M. Tétard, je vis M. l'intendant général arrêté devant l'« Hôtel des Voyageurs », commandant d'une voix brève, pressée, à des hommes en train d'atteler des chevaux. Lui-même lançait des ballots dans la voiture, d'un geste hâtif, apeuré.

M'ayant aperçu, il m'interpella.

— J'ai là 25.000 francs de produits, me cria-t-il, je vous les cède pour 1.000.

Je m'arrêtai, dévisageant le personnage, surpris, inquiet par cette soudaine générosité.

— Je verrai, dis-je.

— Non, c'est pour tout de suite; nous partons

— Je ne peux pas me décider comme cela, ajoutai-je.

Et je le quittai. En route, je croisai d'autres voitures roulant à fond de train, chargées de marchandises et d'hommes. Ils parlaient.

Pourquoi ? Étaient-ce les Anglais qui... ? Je n'osai me réjouir.

En arrivant chez M. Tétard, je lui fis part de la nouvelle; les mêmes bruits de délivrance avaient volé jusqu'à lui. A table, nous n'osâmes en parler; on n'avait plus faim.

Vers neuf heures, quelqu'un tambourina joyeusement à la porte; c'était Leclerc, mon appariteur.

— On vous appelle à la kommandantur, dit-il, essoufflé.

Décidément, il se passait quelque chose d'insolite... Si la nouvelle était vraie, tout de même!... J'aurais voulu courir; mes jambes, molles, se dérobaient.

En pénétrant à la kommandantur, je vis les secrétaires ficelant des ballots de paperasses; l'on m'introduisit à la hâte auprès du commandant.

— Alors, dit-il brusquement, vous fêtiez déjà la victoire!

Je répliquai d'un air innocent :

— Quelle victoire ?

— Oui, vous êtes content. Nous allons partir. Mais tenez-vous à ma disposition. Je puis avoir besoin de vous. Maintenant je ne veux voir personne en ville; faites éteindre les lumières, fermer les volets.

Il me tourna le dos; je courus, cette fois, jusqu'à la mairie. Sitôt arrivé, je transmis les prescriptions aux agents de police qui les colportèrent à travers la ville. Les Lensois, devant la gravité de l'heure, s'exécutèrent; mais, derrière les rideaux tirés, derrière les fenêtres closes, des milliers d'êtres humains tremblaient de joie, les yeux embués de larmes. Toute la nuit, la ville gronda sous le roulement des voitures.

Le lendemain, Lens semblait une autre ville, endolorie, mais souriante comme au premier jour d'une convalescence. Les passants, qui, la veille, se faufilaient le long des maisons, le dos courbé sous le poids de leur misère, relevaient la tête gaiement, s'abordaient avec des souhaits, des sourires. Une joie vaillante montait dans l'air printanier. Les femmes des corons s'abordaient, en s'exclamant d'un air soulagé :

— C'est fini, on ne les verra plus!

Des vieilles banlaient la tête et leurs lèvres sèches, comme usées, répétaient tout bas :

— On ne les verra plus!

Et sur les trottoirs leurs pas se faisaient plus rapides soudain enrichis d'une force inconnue.

Si l'on avait osé, si des visages durs, renfrognés et casqués, en petit nombre, ne s'étaient point trouvés là pour nous épier, je crois bien qu'on se serait embrassés, mais les criblés, les femmes de mineurs, tenaient contre elles l'extrémité de leurs tabliers, cachant quelque chose avec précaution.

— Qu'est-ce que vous portez-là, demandai-je.

— C'est pour le cimetière, me répondit une femme.

D'un geste rapide, elle avait entr'ouvert son sac improvisé et j'aperçus, au fond, un pauvre bouquet tricolore, confectionné avec les fleurs des champs, et les femmes se dirigèrent gravement vers la terre du repos. J'étais fort occupé ce matin-là, on m'attendait à la mairie pour prendre des dispositions au cas... Mais je les suivis; elles entrèrent dans le cimetière, s'approchèrent des tombes des soldats posèrent sur les croix leurs petits bouquets. Elles venaient dire aux morts : « Nous allons être délivrés et c'est grâce à vous; la victoire approche : c'est vous qui l'avez gagnée. Soyez joyeux dans l'éternité ! »

Les heures passèrent et la ville somnola, s'assoupit dans un grand calme. On attendit jusqu'au soir; personne ne vint. La nuit s'écoula, lente, interminable, mais dans le frisson de l'aube nul chant n'éclata. Au grand jour, les visages radieux, insolents des Allemands, nous renseignèrent... Hélas!

Puisqu'ils étaient restés les maîtres, ils pouvaient tout oser. Race de policiers entretenant une demi-douzaine d'espions et de filles, les sous-officiers se procurèrent des noms de manifestantes; la kommandantur les fit appeler. Elles défilèrent devant le geôlier; chacune eut son compte. Les interrogatoires ne variaient guère.

— On vous a vue hier entrer au cimetière.

— J'allais sur la tombe de mon père.

— Cent marks d'amende. Disparaissez.

Une autre se présenta :

— On vous a entendue chanter dans la rue à huit heures du soir.

— J'étais malade à la maison.

— Huit jours de prison.

Vingt accusées comparurent : vingt condamnations. La distribution fut rapide. Amende et prison pour les

délinquantes; pour la population tout entière, interdiction de sortir après six heures du matin pendant deux mois.

Nous retournions à l'enfer.

Les semaines qui suivirent cette décevante alerte furent les plus lourdes à supporter de notre terrible emprisonnement.

On s'était senti si près du but! Les Allemands eux-mêmes avaient avoué...

Mais ce n'était pas encore la libération. Les villages de la France occupée, qui avaient le malheur d'être situés à proximité du front, durent continuer à supporter le joug ennemi.

Et ce joug n'était pas facile à porter, comme le prouve ce qui suit :

Guillemont est un petit village de 300 habitants dans le département de la Somme à 500 mètres du front.

Le maire, M. Frévin, est malade; sa femme doit le suppléer dans ses fonctions. Et, certes, ce n'est pas une sinécure! Il lui faut pourvoir aux réquisitions de blé, de paille, d'avoine, de viande, de bois, de pommes de terre.

Les habitants — tous sont restés — lui apportent leurs plaintes. Ils ont dû travailler pour le commandant allemand, qui règle chaque matin la besogne départie aux hommes, aux vieillards et aux enfants.

Qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il gèle, la mairesse est là pour discuter les excuses de chacun. Celui-ci est souffrant; celui-là a sa femme qui est malade; M. Matte doit aller à Péronne; Mme Beuchard a besoin de son mari pour fendre du bois. Le commandant n'entend pas le français, la mairesse ignore l'allemand. Pourtant, au bout d'une demi-heure, tout cela est réglé.

Arrive le médecin militaire, qui doit visiter les malades civils. Où habitent-ils? La mairesse accompagne le médecin de maison en maison; elle veille à ce que les chambres soient chaudes, à la distribution des vivres et des remèdes.

Elle rentre chez elle. Sur huit pièces dont se compose sa demeure, sept sont occupées par des soldats allemands; la dernière sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger à la famille du maire; elle est aussi le bureau de la mairie. Mme Frévin prépare le repas elle-même et elle nourrit encore six femmes de mobilisés, dont quelques-unes ont des enfants.

A deux heures, second appel.

Pendant l'après-midi, il faut voir si les nourrissons ne manquent pas de lait, retourner chez les malades à qui le médecin peut encore être utile, rendre visite au curé, qui est à demi mourant, pousser jusqu'à Ginchy, un village voisin, où il n'y a plus un homme, où le pain est rare, où les toits sont presque tous détruits. La route n'est pas longue; mais le voyage ne se fait pas sans permission spéciale des autorités allemandes, ni sans risque de recevoir les grenades anglaises et les shrapnells français. Ni dimanches, ni fêtes, tous les jours sont jours de travail.

Et la mairesse trouve encore le temps de nettoyer et de fleurir les tombes, celles des Français et celles des Allemands. Tout est en ordre chez elle; sa cour est la plus propre du village; son village est le mieux tenu de toute la Picardie; on le cite comme un modèle dans les tranchées du front.

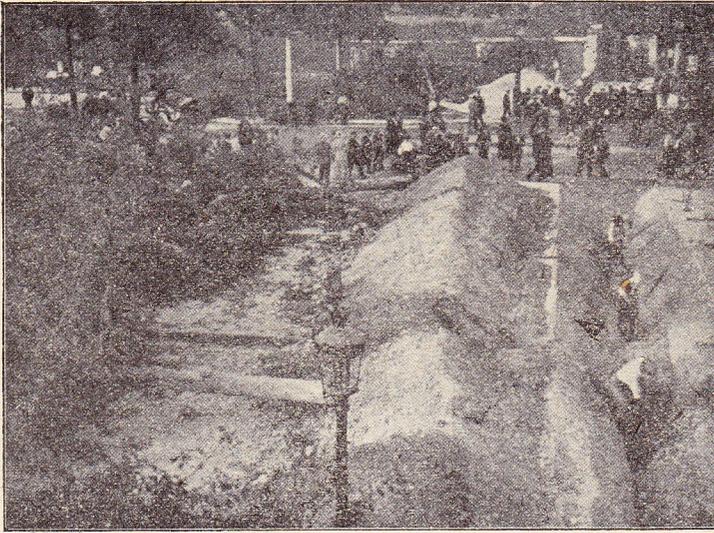
Puis les maires doivent intervenir pour apaiser des conflits entre des civils et des soldats, ou bien on les rend responsables des contraventions commises par les premiers et plus d'un est déporté en Allemagne pour expier l'imprudence d'un villageois.

A Nesle, jusqu'en février 1915, les cortèges funèbres furent considérés comme des attroupements et, à ce titre, interdits : les morts furent emmenés au cimetière sans que personne fût admis à suivre leur cercueil.

En toute circonstance, les Allemands firent sentir leur domination brutale.

A Quivières, près de Ham, on chantait la grand'messe. lorsque soudain un mouvement insolite se produisit dans l'église et domina la voix des chœurs. M. le Curé, qui était à l'autel, est interpellé grossièrement :

— Vous êtes un insolent ! lui crie un homme.



Paris en état de défense.

Cet homme, M. le Curé le reconnaît : c'est un pasteur protestant, attaché comme aumônier aux armées allemandes. De quoi se plaint-il? Que l'église soit occupée à l'heure même qu'il avait fixée, à l'insu du curé et de ses paroissiens, pour un office destiné aux soldats. Il ne peut contenir sa colère et, après avoir injurié le curé, il se tourne vers les paroissiens :

— Nous sommes des Allemands, leur crie-t-il, et nous le ferons bien voir!

On le voyait déjà, on le vit mieux encore. Derrière le pasteur allemand, se trouvait un officier allemand — celui-là même qui commandait les troupes cantonnées dans le pays. Il intervient à son tour :

— Monsieur le Curé, dit-il, je vous donne deux minutes pour évacuer votre population.

Le curé et ses paroissiens durent céder à la force.

Chaque dimanche, depuis l'occupation allemande, il y avait dans l'église de Miraumont — comme dans la plupart des autres — une messe militaire pour les catholiques, et un service militaire pour les protestants. Très souvent, dans l'après-midi, l'église était utilisée comme salle de concert.

Les offices du dimanche étaient célébrés à des heures variables sans que jamais le curé, M. l'abbé Boyenval, fût prévenu de ces changements ni par l'aumônier, ni par le pasteur. Il en était réduit, chaque samedi, à consulter les placards affichés, pour les soldats, à la porte de son église. Et d'après l'heure de ces deux cérémonies, il déterminait l'heure de la messe paroissiale et, avec la permission des autorités, en faisait prévenir les habitants du bourg par le crieur public.

Le clergé était l'objet d'une constante suspicion et les villages situés près du front recevaient de fréquentes visites des soldats qui se rendaient aux presbytères, afin de découvrir des téléphones secrets.

Pour les mêmes raisons ils mirent sens dessus dessous le couvent des Clarisses de Péronne.

Les Allemands s'immiscuaient également dans l'enseignement. Dans un grand nombre de communes, les instituteurs étaient mobilisés.

Au début de l'année 1915, au mois de janvier ou de février, l'abbé Lacorne, curé de Mesnil-en-Arrouaise, reçut un soir la visite d'un soldat allemand.

— M. le commandant désire que vous fassiez la classe aux enfants, lui expliqua brièvement ce soldat.

L'abbé ne demandait pas mieux. Et c'est ainsi qu'à partir de ce moment jusqu'à l'été de 1916, les vingt enfants du village, leur instituteur étant mobilisé, reçurent, matin et soir, dans l'école d'abord, puis dans la grande salle d'un cabaret, les leçons de leur curé :

— Je vous ferai la classe comme on me la faisait autrefois, expliqua dès le premier jour à ses élèves le nouveau maître d'école.

Le commandant de Nesle chargea l'abbé Carrette de diriger l'école, et communiqua un acte officiel de sa nomination.

Il nomma également un aumônier allemand comme inspecteur de l'enseignement.

— S'ils ne veulent pas obéir, avait dit à l'abbé Carrette le commandant, trois jours de prison, et je donnerai aussi.

Dans certains villages on vit même de simples soldats allemands qui se comportaient en maîtres et l'occupant ne manqua pas de répandre à l'étranger la photographie d'un de ces soldats pris devant la classe, afin de faire naître l'impression que l'Allemagne prenait à cœur d'une façon excellente les intérêts des territoires soumis. (1)

Un fait qui doit être imputé à l'occupant comme un véritable crime, c'est la destruction des mines de Lens et des environs. L'ennemi inonda les galeries, détruisit les pompes d'exhaure, précipita les wagonnets au fond des fosses.

On entendit la fuite affolée des pauvres chevaux qui ne trouvaient plus d'issue et sentaient l'approche de la mort.

Ce crime sauvage causa une violente indignation parmi les habitants.

Ainsi l'Allemagne appliquait ses principes de guerre économique au préjudice de la population. Elle voulait atteindre la France et aussi la Belgique dans leur bien-être, dans leur avenir, dans les sources mêmes de leur prospérité.

Après l'échec de l'offensive de l'Artois, il y eut de nouveau sur le front occidental une période d'accalmie, de duels d'artillerie, comme disaient les communiqués de l'état-major général.

Le 11 juin le général Pétain fut promu général de division et reçut le commandement de la 2<sup>e</sup> armée.

Il prit congé du 33<sup>e</sup> corps en lui adressant ce bel ordre du jour :

« Placé à la tête d'une armée, je quitte non sans regret le commandement du corps d'armée. Depuis huit mois, nous avons repoussé ensemble toutes les attaques. Passant à l'offensive dans les journées de 9, 10, 11 et 12 mai et du 16 juin, nous avons percé les lignes allemandes, pris deux villages puissamment fortifiés, fait plusieurs milliers de prisonniers, enlevé un matériel nombreux.

Ces succès sont dus à la vaillance, à l'esprit de discipline, à l'union intime des différentes armes. En toutes circonstances, l'artillerie lourde a su détruire les

(1) Ces particularités sont empruntées à l'ouvrage : « La Somme sous l'occupation allemande ».

fortifications de l'ennemi et l'artillerie de campagne frayer la route à notre infanterie : celle-ci n'a jamais hésité à suivre ses chefs dans les attaques les plus périlleuses.

Le génie, dans le secteur d'Ecurie d'abord, devant Carency ensuite, a réduit en peu de temps ses adversaires à la défensive; la prise de Carency a été largement favorisée par ses travaux de sape et de mine. Les différents services, enfin, n'ont pas cessé d'apporter au commandement leur collaboration efficace.

Né au cours de la guerre, le 33e corps d'armée s'est acquis la réputation d'un corps d'élite. Cette réputation, il la conservera et la grandira sous le commandement du général Fayolle, le vainqueur de Carency et d'Ablain-Sain-Nazaire.

En toute confiance, je remets le 33e corps d'armée entre ses mains.»

Le général Pétain fut chargé d'une mission très importante, à savoir la préparation de l'offensive en Champagne avant l'automne suivant, et l'exécution des plans.

Pendant le reste de l'été on n'eut plus à enregistrer d'événements notables sur le front occidental, sauf des combats locaux dans les Vosges, qui n'eurent aucune influence sur la situation générale.

La guerre de tranchées inaugurée depuis quelques mois, continuait, l'effroyable drame des tranchées qui a fait éclore toute une littérature spéciale et auquel M. Louis Madelin, dans son ouvrage «Le chemin de la victoire» a consacré un chapitre des plus intéressants.

Nous ne résistons pas au désir d'en citer un passage.

Madelin commence par faire justice de la légende suivant laquelle les Allemands seraient partis en guerre avec l'idée qu'elle se gagnerait par les tranchées. La vérité c'est qu'ils furent contraints à cet expédient par l'échec de leur grande offensive de 1914, et qu'ils ont eux-mêmes accrédité cette légende pour masquer leur défaite.

La tranchée était prévue par les règlements de chacune des armées. Aussi dès la fin de 1915, on verra s'étendre de Belfort à la mer du Nord un double dédale opposé, compliqué de tranchées et de boyaux et couvert par d'épais réseaux de fils de fer barbelés. Mais pendant les premiers mois, ce ne sont, de part et d'autre, que deux lignes relativement minces.

«Les premières tranchées, dit Madelin, que sont-ce? Des fossés, étroits d'un mètre, profonds de deux, avec banquettes de terre pour que, par les créneaux d'un parapet de terre, on puisse fusiller l'adversaire, ce qui, à l'époque, hélas! assez lointaine où j'étais un soldat de vingt ans, on appelait «tranchée-abri renforcée». Bientôt une seconde ligne de tranchées fut, pour plus de sûreté, creusée en arrière, puis une troisième, une quatrième, une cinquième; puis une seconde position avec le même nombre de tranchées. Pour les relier les unes aux autres, on creusa des boyaux perpendiculaires fort courts, puis, pour les relier toutes à l'arrière, un boyau important, afin que sans trop de danger, en plein jour, on pût acheminer à travers la zone battue les troupes, les munitions, et cette «soupe» qui malgré tout courait si souvent, avant d'arriver à bon port, tant de risques effrayants.

Il fallut bien créer aux défenseurs dans les parois mêmes de la tranchée des abris, bientôt des logis : alors se creusèrent ces cagnas, ces guitounes, ces gourbis, bref, ces énormes taupinières où, entre les parois de terres suintantes, des millions d'hommes allaient vivre des semaines, des mois, des années.

En avant des tranchées, primitivement, en beaucoup de secteurs, un terrain relativement large existait. Bientôt ce terrain séparant les deux lignes s'amincit et parfois même disparut. Les attaques et contre-attaques locales aboutissant à l'occupation par les deux partis de telle ou telle tranchée aussitôt «retournée», suivant l'expression courante, par le parti conquérant, les tranchées furent bientôt enchevêtrées : il en résulta qu'en maintes circonstances, elles ne furent plus parallèles, mais bien placées sur la même ligne; bien plus, je l'ai vu en plus d'un endroit du front, il arriva qu'une tran-

chée creusée par un des partis restât des semaines en partie occupée par l'autre sans être complètement abandonnée par ses défenseurs, si bien qu'un simple mur de sacs de terre séparait les adversaires, par-dessus lequel les grenades se jetaient. Sans que le cas fût très répandu, il était assez fréquent; au Vieil-Armand, il dura bien des mois.

Enfin, on allait en l'élargissant, non seulement fortifier le système, mais l'améliorer encore, pour que le séjour en première ligne devint plus tolérable. N'ai-je pas vu la colline des Eparges se creuser de réfectoires, de magasins, de salles de réunion et même de bureaux, jusqu'à ce jour où l'on inaugurerait, à la fin de 1915, le groupe électrogène qui soudain permit d'illuminer les casemates de ce fort taillé à vif dans la glaise.»

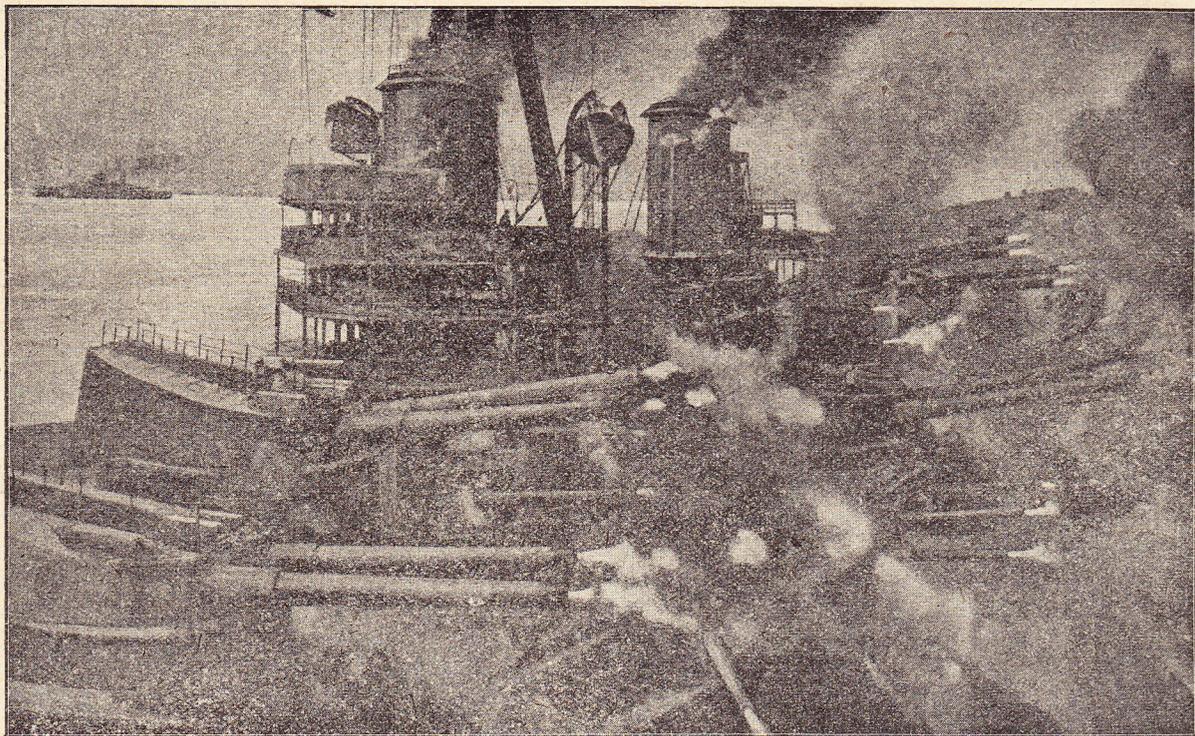
Et voici maintenant la description de la vie menée dans ces tranchées par les soldats :

«Une troupe part pour la tranchée. Elle vient du «cantonement de repos»; c'est généralement un malheureux village à moitié ruiné, aux trois quarts évacué, où les granges sont sans paille et les maisons sans meubles. Et c'est cependant le lieu de plaisance auquel va, pendant vingt jours, retourner leur pensée nostalgique.

On traverse le «bled» dévasté, champs abandonnés et chemins défoncés; on chemine sous un poids écrasant, car, à la charge réglementaire de guerre se sont ajoutés vingt impédiments que peu à peu a rendus nécessaires cette guerre compliquée. La troupe s'engage dans un boyau de glaise ou de craie et le supplice commence.

À la fin de 1915, on aura commencé à améliorer le système et les boyaux seront à caillebotis. Mais pendant six, huit, dix mois, le boyau sera une sorte de canal de boue : la boue y happe son homme dès les cinq premiers pas et ne le lâchera pas de vingt jours. Et c'est la marque que cette vie de galérien commence. On chemine en trébuchant, la boue visqueuse colle aux godilots, agrippe le pied, puis la jambe, parfois on enfonce jusqu'aux genoux. Une nuit de grande pluie suffit à rendre le boyau inabordable; des hommes isolés se sont noyés ou enlisés dans ces corridors perfides. Après cent pas, on est déjà rompu et le boyau a parfois deux, trois quatre kilomètres.

On arrive à la tranchée. On y est accueilli avec soulagement par la troupe relevée qui, à la hâte, vous cède son logis. Et la vie commence dans les entrailles de la terre. En 1915, rien n'est encore bien aménagé; ce sont de véritables trous de taupe qu'on habite; parfois, une table rudimentaire a été faite d'une porte clouée sur quatre rondins, c'est le grand luxe. On a distribué des bougies, grand luxe encore qu'on ne connaissait pas toujours dans les premiers mois. On en a fixé une dans une applique improvisée, fil de fer en boudin, et cette lueur tremblotante éclaire les parois où l'eau coule. Une paille en train de se pourrir est entassée au fond du gourbi; c'est là qu'on va prendre la vermine des devanciers et laisser la sienne : les tofos, vraie torture, torture fatale, inévitable, acceptée d'avance, toujours odieuse. Les rats circulent sans gêne, il y en a tant et l'on en tue tant qu'il faut, dans certains corps, désigner un taupier pour ramasser chaque matin les petits cadavres qui, en se putréfiant, sèmeraient la peste. Mais, d'avance, les rats se sont vengés en dévorant les biscuits, en écorant les boîtes de singe, en rongant les cuirs et en transformant, par leur sarabande, le sommeil des premières nuits en cauchemar. Si la tranchée est tranquille, dans un secteur tout à fait calme, la vie n'est qu'abrutissante; à part les heures de garde aux créneaux elle se passe dans la pénombre des cagnas; certains s'acharnent à y lire, beaucoup jouent aux cartes et sur un coin de table on se succède pour y griffonner «la lettre», la lettre où on cherche à dissimuler l'épreuve plus qu'à l'étaler. Au créneau; le veilleur doit ne pas perdre de vue la tranchée ennemie et ne se point laisser voir d'elle; les nouveaux venus sourient des sévères prescriptions et ne tardent pas à s'en repentir; qu'imprudemment on montre seulement le front ou un œil, la balle siffle et frappe. Un exemple illustre est donné par le cas du général Maunorny et du général de Villaret, blessés de la même balle à l'ouverture d'un créneau; et je me rappelle encore que me trouvant dans une tranchée à quinze mètres de l'ennemi, j'essayai, pour avoir avancé



Cuirassé anglais déchargeant ses gros canons aux Dardanelles.

le nez, une seconde hors de la meurtrière, un de ces jours feux qui vous font prendre pour l'avenir les plus sages résolutions.

Encore s'agit-il de secteurs de tout repos. Il en est où la mort vient cueillir dix, vingt, trente hommes d'un seul coup : la torpille et la sape, ce sont les deux ennemis.

Soudain, un sifflement suivi d'une effroyable détonation : la torpille, redoutable engin, qui, semblant moins aveugle que l'obus, paraît chercher l'homme en son réduit. Vingt, trente, quarante torpilles par jour, quelques morts, deux ou trois tranchées démolies, tout un travail à refaire, la nuit suivante, dans cette terre désespérante qui fuit sous la pioche. Ou bien, autre chose : ce n'est pas le ciel qui menace; c'est sous les pieds qu'est le danger. Je me rappellerai toute ma vie l'impression que me fit la première sape où je pénétrai; nous étions sous la ligne ennemie dont on allait faire sauter deux ou trois tranchées, mais les sapeurs demandaient qu'on se hâtât de faire sauter, car, à côté de nous, très près, nous entendions distinctement les sapeurs ennemis creuser la contre mine, préparer le camouflet. Ce soir-là, nous fîmes sauter les premiers; mais que de fois, c'est nous qui fûmes surpris. Toute une tranchée saute : un énorme entonnoir se creuse; on se précipite sous les obus et le feu des mitrailleuses, pour en occuper « les lèvres », car si nous saisissons l'entonnoir, le travail de l'ennemi aura été vain, et l'entonnoir « organisé » devient un avant poste.

J'ai vu, en avant de Vauquois, en Argonne, des entonnoirs si formidables qu'il fallait qu'on eût mis là-dessous de quoi faire crouler une ville.

S'il n'est distrait par ces affreux incidents, le séjour se traîne dans la malpropreté, l'ennui mortel, les demi-lénèbres, l'odeur suffocante, la boue inqualifiable. Après dix jours, relève pour aller occuper les tranchées de seconde ligne, puis, après dix jours encore, le misérable cantonnement qui paraît lieu de délices, parce qu'on y trouve une auge où coule l'eau, l'air respirable et je ne dirai pas la sécurité, car neuf fois sur dix le cantonnement est encore sous le feu de l'artillerie ennemie, mais tout de même la détente, car enfin, on peut tomber sur une période où cette artillerie reste tranquille. Et, après dix jours, c'est le retour à la tranchée, et impitoyable-

ment, tous les mois, c'est ce cycle fatal qui s'ouvre et se ferme, mais pour recommencer; ainsi nous figurons-nous l'éternité dans la damnation. Non, non, la vie de tranchée ne relève pas du vaudeville militaire! Elle relève du drame le plus sombre.»

## L'OFFENSIVE DE SEPTEMBRE

Afin de mieux observer la suite des événements militaires, nous allons décrire dès à présent l'offensive de septembre qui fut le point culminant de l'année 1915 sur le front français.

Le commandement supérieur avait ordonné une grande offensive pour l'automne. On caressait le sérieux espoir d'enfoncer la ligne ennemie et de plus il fallait à tout prix soulager le front des Russes qui étaient alors l'objet de furieuses attaques, ainsi que nous le rapporterons plus loin.

Le 3 septembre des ordres du jour furent adressés aux soldats pour leur rappeler la brillante victoire de la Marne et pour les inciter à faire un nouvel effort en vue de délivrer la France du joug odieux de l'ennemi.

La principale offensive devait se déclencher en Champagne et le but assigné aux troupes était la conquête de Vouziers.

Cette opération devait être soutenue par une action en Flandre et en Artois, c'est-à-dire avec l'intervention des troupes belges et britanniques.

Notre armée occupait avec la 2<sup>e</sup> armée anglaise et une partie de la 1<sup>re</sup> le front s'étendant depuis l'Yser jusqu'à La Bassée. Nos troupes furent constamment renforcées par l'arrivée de nouveaux effectifs et de matériel.

La crise avait été heureusement conjurée pour faire place à une situation régulière.

L'ordre de bataille était le suivant :

I. Groupe des armées du Nord, sous les ordres du général Foch.

1. Aile gauche. Secteur Yser-Ypres.

a) Armée belge (général Wielemans) et Hely-Oissel à l'Yser.

b) Deuxième armée anglaise du général Smith-Dorrien, d'Ypres à Armentières